



## Interpréter l'agir : un défi théorique

Bruno Maggi

► **To cite this version:**

Bruno Maggi. Interpréter l'agir : un défi théorique. Bruno Maggi. Interpréter l'agir : un défi théorique, Presses Universitaires de France, pp.1-15, 2011, Le travail humain. <halshs-00677272>

**HAL Id: halshs-00677272**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677272>**

Submitted on 7 Mar 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Interpréter l'agir : un défi théorique

Bruno Maggi

N°5 | février 2012

Ce texte est l'introduction de l'ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique*, sous la direction de Bruno Maggi, paru en 2011 aux Presses Universitaires de France. Il met en perspective l'ensemble de l'ouvrage, qui présente plusieurs théories, de différentes disciplines et portant sur des aspects divers de l'agir humain. Ces théories partagent la même orientation épistémologique permettant de surmonter l'opposition entre objectivisme et subjectivisme ainsi que les anciens dilemmes : sujet/réalité, individu/société, acteur/système, action /structure, et enfin comprendre/expliciter.



**Working Papers Series**

# Interpréter l'agir : un défi théorique

Bruno Maggi

novembre 2011

## L'auteur

Bruno Maggi, titulaire de Théorie de l'organisation à l'Université de Bologne et à l'Université des Etudes de Milan, a aussi enseigné Méthodologie des sciences sociales. Sa réflexion porte sur l'épistémologie et la théorie interdisciplinaire de l'organisation entendue comme régulation de l'action sociale. Il a fondé et dirige la collection électronique TAO Digital Library et deux programmes de recherche : sur le changement organisationnel dans le travail et les entreprises et sur les rapports entre travail et bien-être. Plusieurs fois professeur invité à Paris, par différents établissements, Toulouse, Aix-en-Provence, Porto, Montréal, en Amérique Latine, il a notamment publié en France : aux Editions Octarès en 2003 *De l'agir organisationnel*, et en 2007 avec D. Faïta, *Un débat en analyse du travail* ; sous sa direction, *Manières de penser, manières d'agir en éducation et en formation* aux PUF en 2000, et *L'Atelier de l'organisation* à l'Harmattan en 2001.

## Le texte

Ce texte constitue l'introduction de l'ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique*, sous la direction de Bruno Maggi, Paris, Presses Universitaires de France, 2011. Cette introduction est ici présentée avec l'autorisation des PUF.

[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:Interpréter\\_l'agir.\\_Un\\_défi\\_théorique](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Interpréter_l'agir._Un_défi_théorique)

La réalisation de l'ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique*, récemment paru aux PUF sous la direction de Bruno Maggi, a largement bénéficié de l'accueil de la Maison Suger, et donc de l'aide de la Fondation Maison des sciences de l'homme.

## Pour citer ce document

Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2012

Informations et soumission des textes :  
wpfms@msm-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme  
190-196 avenue de France  
75013 Paris - France

<http://www.msh-paris.fr>  
<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>  
<http://wpfms.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

## Résumé

Ce texte est l'introduction de l'ouvrage *Interpréter l'agir : un défi théorique*, sous la direction de Bruno Maggi, paru en 2011 aux Presses Universitaires de France. Il met en perspective l'ensemble de l'ouvrage, qui présente plusieurs théories, de différentes disciplines et portant sur des aspects divers de l'agir humain. Ces théories partagent la même orientation épistémologique permettant de surmonter l'opposition entre objectivisme et subjectivisme ainsi que les anciens dilemmes : sujet/réalité, individu/société, acteur/système, action /structure, et enfin comprendre/expliquer. L'introduction replace ces questions dans une perspective théorique générale autour des théories de l'action et de l'activité, vers une « troisième voie » épistémologique.

## Mots-clefs

épistémologie des sciences humaines et sociales, interprétation de l'agir social, théories de l'action, théories de l'activité, comprendre/expliquer

## Le défi théorique

L'étymon grec de *théorie* renvoie à une activité d'observation et de réflexion (*ὄραω* = je regarde, observe, considère). Nous n'hésitons pas à soutenir que chacun a sa propre théorie, c'est-à-dire son propre « point de vue » sur ce qui le concerne ou sur le domaine dont il s'occupe – plus ou moins conscient, plus ou moins construit de manière méthodique. Selon la philosophie de la science, chaque théorie doit être évaluée par rapport à sa construction. On regardera en elle son enracinement, la cohérence interne, la fécondité, ou l'élégance. Quoi qu'il en soit, chaque théorie *exprime un « point de vue », montre une « perspective »* de réflexion et d'étude, et *présuppose une « manière de voir »*.

Comment choisit-on un domaine d'étude, un point de vue, une manière de voir ? Lorsqu'un chercheur décide de consacrer ses études au travail, plutôt qu'au loisir, ce sont des intérêts qui le guident, ou des opportunités de recherche, des suggestions de son maître... : il s'agit de choix de valeur. Cela est encore plus vrai du fait qu'il choisira, à l'intérieur d'un large domaine, un « sujet d'étude » particulier, c'est-à-dire un ensemble de « questions » de réflexion et de recherche. Et ce choix de questions n'impliquera pas nécessairement une discipline spécifique, pas plus qu'une théorie spécifique, ni une manière de voir : le chercheur fait toujours des choix, selon ses préférences, ses attitudes, ses convictions. Une réflexion fructueuse est donc surtout aidée par la cohérence de ces choix, dans le processus de construction d'un point de vue, et non par l'appartenance disciplinaire, encore moins par le mélange de théories et manières de voir – comme c'est souvent le cas dans certains livres ou articles.

Cet ouvrage s'occupe du domaine d'étude de *l'agir humain*, voire du *défi théorique* que cette étude implique. Il présente plusieurs points de vue, ayant privilégié des aspects différents de l'agir, ainsi que plusieurs disciplines. Mais ce qui relie ces points de vue est l'engagement dans le défi théorique, que leur parcours de construction mette en évidence, et qui produit la convergence vers la même manière de voir, la même vision du monde. C'est le défi théorique posé par l'interprétation de l'agir qui réunit les auteurs de l'ouvrage.

Tout point de vue doit considérer des théories précédentes, il ne naît pas du néant, et ces théories présentent des orientations plurielles. La

construction d'un point de vue s'appuie sur des théories qu'il partage et prend ses distances avec d'autres théories auxquelles il s'oppose. Ce n'est pas la combinaison de propositions contradictoires qui aide la réflexion : c'est, au contraire, la convergence vers une même orientation, vers la même manière de voir que les théories présupposent, voire la cohérence épistémologique. Or, la réponse commune des théories rassemblées dans cet ouvrage au défi posé par l'interprétation de l'agir, est l'orientation vers une même manière de voir. Si la pluralité théorique et disciplinaire peut faire la richesse de l'ouvrage, c'est cette orientation épistémologique commune qui en constitue l'unité : par différents itinéraires il présente *une interprétation unitaire de l'agir*.

Cela pourrait paraître surprenant, du fait qu'une partie des théories exposées dans les chapitres de l'ouvrage sont des *théories de l'action* tandis que d'autres sont des *théories de l'activité*. Loin de les confronter, ou encore moins de les opposer, l'ouvrage montre leur compatibilité, fondée sur leur orientation commune en vue de l'interprétation de l'agir. Le lecteur pourra s'apercevoir de l'affinité, voire de la concordance, des définitions de concepts primordiaux : de ce que l'on entend par « action » et par « activité », par le « sens » de l'agir, par l'attribut « social » de l'agir humain... Par contre, différentes théories de l'action donnent des définitions divergentes de ces concepts, de la même façon que des définitions inconciliables sont données par différentes théories de l'activité. C'est bien sur ce point que se joue le défi dans une construction théorique, et qu'il est donc opportun d'attirer l'attention dans cette introduction à l'ouvrage.

## Théories de l'action

Avant tout, concernant les théories de l'*action*, la référence à Max Weber est obligatoire. Rappelons la compétence interdisciplinaire de ce grand auteur : le droit, l'économie, l'histoire lui reconnaissent des contributions remarquables, la sociologie le considère parmi les pères fondateurs, et sa réflexion épistémologique constitue un jalon capital pour les sciences humaines et sociales. La référence à sa pensée est incontournable à la fois pour la définition du domaine d'étude (Weber, 1922) et pour la méthode d'étude (Weber, 1904 et 1906). Il pose comme question primordiale *l'agir social*. C'est lui qui parle d'« agir » (*Handeln*) plutôt que d'« action » (*Handlung*), l'utilisation du

verbe substantivé soulignant qu'il s'agit d'interpréter le *processus* d'action (non pas l'action accomplie), son développement, intégrant le temps comme variable fondamentale. L'agir (fût-il « faire, délaissé ou subir ») est « doué de sens », et il est « social » du fait qu'il est dirigé dans son cours au regard de l'attitude d'autrui, par le sens « intentionné » que lui donne le sujet agissant. Le sens subjectivement intentionné de l'agir coïncide donc par son orientation (à la fois rationnelle et non rationnelle), avec sa dimension sociale.

Comment interpréter alors le processus d'action ? Il faut avant tout comprendre son sens, la *compréhension* n'étant que le début d'une démarche interprétative ; c'est la position d'hypothèses qui demandent à être soumises à un procédé d'*explication* qui doit concerner les rapports entre les actions. L'imputation causale de ces rapports dans le déroulement du processus se fonde sur des jugements de « possibilité objective », mise en évidence par la confrontation du processus d'action que l'on observe, avec des processus d'action hypothétiques idéalement construits. L'explication est « interprétative », faisant référence aux conditions qui rendent le processus d'action objectivement possible. La mise en œuvre de cette méthode concerne tout processus d'action : de l'agir d'un seul sujet aux relations sociales, jusqu'à l'agir juridique, politique, économique, à l'étude des religions comme à l'étude du travail ouvrier – si l'on veut citer les vastes champs de recherche de Weber lui-même.

La compréhension du sens de l'action se relie à l'explication causale de la manière d'être de l'action par l'évaluation de ses conditions empiriques. Cette connexion est rendue possible du fait que la méthode weberienne a complètement changé les termes de l'opposition entre « comprendre » et « expliquer » du début du « débat sur les méthodes » (*Methodenstreit*) qui avait concerné d'abord l'économie et puis l'ensemble des sciences historiques et sociales entre les deux dernières décennies du XIX et la première du XX siècle. La compréhension selon Weber n'est pas à entendre comme un acte d'intuition immédiate et d'adhésion empathique, permettant de « revivre » l'expérience subjective que l'homme a de son monde, comme indiqué pour la méthode des « sciences de l'esprit ». Et l'explication de la démarche weberienne n'est aucunement à confondre avec la façon d'expliquer positiviste en termes de rapports de cause à effet,

nécessaires ou probables, propre aux « sciences de la nature ».

La définition du domaine d'étude proposée par Weber, l'agir conçu en termes de « processus », exclut toute réification, et toute séparation entre le sujet humain et les ensembles sociaux, entre l'action et la structure. L'épistémologie de Weber permet de dépasser l'opposition entre les méthodes positivistes et les méthodes anti-positivistes, entre l'objectivisme et le subjectivisme. Mais bien d'autres théories de l'action suivent des voies différentes, prétendant parfois à une continuité avec la pensée weberienne mais présentant en fait des alternatives totales. D'une part on a des théories de l'action qui, penchant vers l'objectivisme, considèrent le « système social » et la « structure » prédéterminés par rapport à l'« individu » et à son « action ». D'autre part, des théories de l'action orientées vers le subjectivisme mettent en avant l'« acteur » et son expérience unique, les « structures » et le « système » étant le produit d'une « construction » sociale opérée par la rencontre des actions individuelles. Sur les deux versants, ces théories de l'action différentes et opposées créent des séparations dans l'agir, induisant la réification de leurs « objets » d'étude, ce qui contribue à renforcer plusieurs dilemmes : action/structure, individu/société, acteur/système... et enfin comprendre/expliquer.

La théorie de l'action de Talcott Parsons (1937 ; 1951) – dont l'influence demeure importante, et non seulement en sociologie – est sans aucun doute un exemple éclairant de la vision du système social prédominant par rapport à l'individu. Parsons veut se référer à Weber pour assumer comme point de départ l'orientation de l'agir du sujet. Mais il fait aussi référence à Durkheim, Pareto et Freud, et l'attention se déplace : de l'agir à l'individu, et de l'orientation sociale de l'agir à la « relation » entre l'organisme vivant et la « situation », composée d'« objets physiques, sociaux et culturels ». La « personnalité » des individus, constituée par cette relation, est en rapport avec le système social d'une part et d'autre part, avec la « culture ». Le système social est défini par ses réquisits fonctionnels, visant notamment l'équilibre de ses parties interdépendantes, et l'individu y « participe », répondant aux « attentes de rôle » et aux besoins d'intégration en vue de l'ordre social. En cohérence avec la construction théorique, Parsons adopte le mode d'explication fonctionnelle : il s'agit de déterminer la « fonction » que la

composante du système accompli en réponse aux besoins de l'organisme social qu'est le système. C'est l'autre volet de la méthode positiviste, à côté de l'explication causale, comme l'avait bien indiqué Emile Durkheim (1895) - qui, par ailleurs, proposait de mettre en œuvre les deux en même temps.

L'interprétation inversée du rapport entre individu et société, où cette dernière apparaît comme construite par les interactions entre les individus, est proposée par plusieurs courants et écoles, dont il faut notamment rappeler l'interactionnisme symbolique et la phénoménologie sociale. L'interaction, relation entre individus, est l'"objet" d'analyse, à partir de l'"atome de sociabilité" que la plus simple "conversation de gestes" exprime, selon George Herbert Mead (1934). Le geste est signe de l'action pour autrui, le lien entre action et langage ; et le langage, ensemble de gestes verbaux, est la classe de signes la plus importante, indispensable à la vie sociale humaine. L'interaction révèle ainsi les "attitudes sociales", qui peuvent se généraliser jusqu'à produire des formes organisées, des "institutions", permettant aux individus d'agir de manière adéquate par rapport aux autres au sein de la société. La psychologie de Mead met l'accent sur le caractère social de toute expérience humaine par l'influence de John Dewey, mais trouve ses racines notamment dans le pragmatisme de William James et dans l'orientation idéaliste de la démarche psychologique de Wilhelm Wundt.

La phénoménologie sociale d'Alfred Schütz (1932) se fonde surtout sur la pensée de Husserl dans le but de réinterpréter l'agir social weberien : il s'agit selon lui de comprendre "la construction douée de sens du monde social", et pour cela il remonte au "comprendre" des "sciences de l'esprit", suivant la psychologie d'Henri Bergson dans la tradition de Wilhelm Dilthey. Peter L. Berger et Thomas Luckmann (1966) voient "la réalité comme construction sociale", s'appuyant avant tout sur Schütz mais aussi sur Mead, et soutenant toujours comme point de départ le sens subjectif de l'action emprunté à Weber. L'analyse phénoménologique porte sur l'interaction sociale dans la vie quotidienne : l'interaction est unique *hic et nunc*, mais elle s'objective, suivant des schèmes typiques qui s'institutionnalisent, formant ainsi la structure sociale. Un cas particulier d'objectivation concerne la production de systèmes de signes, dont le langage est le plus important : il constitue

un bagage social de connaissances qui permet aussi la "transmission" intergénérationnelle. La méthode d'étude est uniquement descriptive, au niveau préthéorique. La "compréhension" permet de "reconstruire" par l'expérience la signification de la construction sociale.

## Théories de l'activité

On a vu, en bref, comment différentes théories de l'action, objectivistes et subjectivistes, proposent des interprétations opposées, entre elles et par rapport à la théorie de Weber. Mais l'interprétation de l'agir n'est pas moins traversée par ces manières de voir opposées lorsque l'accent est mis sur l'*activité* plutôt que sur l'action.

La théorie psychologique de Lev Sémionovitch Vygotski (1933/1998 ; 1934/1997), présupposant une vision historique du sujet, porte sur l'« activité » de celui-ci, et précisément sur l'activité dans son *développement*. Ce point de vue montre que l'activité est orientée vers son objet, et en même temps vers les rapports possibles, avec ce même objet, à la fois des autres et du sujet agissant. Ce qui se réalise n'est donc pas disjoint de ce qui ne se réalise pas, et aussi de ce qui est empêché. Et la dimension subjective de l'agir d'un sujet implique la dimension sociale. Etudier le processus de développement de l'activité, permet ainsi de saisir que la conscience est transformation de l'expérience, d'une activité vers d'autres activités, et que l'inconscient est empêchement de cette transformation.

La question primordiale de cette *psychologie historique* de la conscience concerne les « rapports » entre pensée et langage. La pensée « se réalise » dans le langage, par rapports dynamiques et changeants entre ces « processus en développement ». La signification des mots, langage et pensée à la fois, varie pour chaque interlocuteur, ainsi que pour le même sujet, et ne prend du « sens » que dans la vie, subjective et sociale, des activités humaines. Quelle méthodologie alors pour interpréter le développement de l'activité ? Il s'agit d'activer le développement, ses possibilités, pour pouvoir l'étudier ; de permettre au sujet de transformer son expérience vécue par une autre expérience vécue. On peut ainsi comprendre, et en même temps expliquer. Vygotski parle d'« explication historique », pour souligner la différence par rapport aux explications positivistes, et il oppose cette « méthode indirecte » à la fois expérimental et clinique, qui vise le processus,

à tout contrôle expérimental d'un "objet" vu de l'extérieur, visant le résultat.

On voit très clairement que le point de vue psychologique de Vygotski se démarque de bien d'autres, orientés d'une part vers l'objectivisme et d'autre part vers le subjectivisme. Et lui-même y fait face explicitement à plusieurs reprises. Il s'oppose d'abord au réductionnisme physiologique d'Ivan Pavlov, centré sur les réactions stimulus-réponse observables dans le comportement, ainsi qu'au mentalisme de Wilhelm Wundt, poursuivant la description des contenus de la conscience par l'introspection des sensations. Il s'oppose, en même temps, à la séparation entre les fonctions psychiques "élémentaires" et les fonctions "supérieures", que ces deux approches expérimentalistes présupposent, s'adressant uniquement aux premières par des voies différentes. Il reproche aussi à la psychologie de la Gestalt de ne pas réussir à surmonter cette séparation, se bornant, par son ascendance phénoménologique, à une approche descriptive des fonctions complexes.

Vygotski critique ensuite le cognitivisme aux fondements biologiques de Jean Piaget (1923 ; 1924) proposant une interprétation formaliste de l'évolution mentale de l'enfant, en termes d'"adaptation à l'environnement" et de recherche d'équilibre. Selon l'interprétation historique du développement du sujet, la conscience subjective est d'abord sociale et le langage y joue un rôle fondamental, indifféremment chez l'enfant et l'adulte. Selon l'interprétation de Piaget, par contre, la pensée de l'enfant est qualitativement différente de celle de l'adulte, et son action se fonde sur les coordinations organiques, sans rapport spécifique avec le langage et les relations sociales. Enfin, Vygotski ne peut que prendre ses distances avec la théorie de Sigmund Freud (1917 ; 1923), tout en soulignant la signification essentielle de l'introduction du concept d'inconscient en psychologie. L'inconscient est indubitablement crucial pour Vygotski, mais il n'est pas soumis au biologique et caché sous l'activité, il exprime plutôt ce qui est non réalisé dans le développement de l'activité, et qui peut donc être une opportunité possible, la source d'un nouveau développement. Cette interprétation permet de ne pas séparer le psychique et le physiologique dans le processus psychologique du sujet, tandis que cette séparation apparaît dans l'interprétation freudienne, fondée sur une démarche compréhensive du psychique qui s'appuie pourtant sur le déterminisme de pulsions

biologiques. Et cela découle d'un manque de cohérence épistémologique qui demeure non résolu.

Pourquoi, par ailleurs, rapprocher les théories de Lev Vygotski et de Mikhaïl Bakhtine, comme c'est le cas dans les réflexions de plusieurs chercheurs ? Ce rapprochement ne se fonde pas, bien évidemment, sur l'appartenance disciplinaire des deux auteurs, aucun des deux n'ayant eu directement connaissance de l'autre. Ce qui permet de mettre en évidence la proximité des deux théories, l'une psychologique et l'autre linguistique, et qui permet aussi de les relier fructueusement dans un cadre commun, est leur convergence vers la même manière de voir, voire les mêmes présupposés épistémologiques.

Mikhaïl Mikhaïlovitch Bakhtine (1978 ; 1952/1984) voit le langage comme un « processus créatif » du sujet en rapport avec autrui. L'activité langagière est toujours orientée vers un but et adressée à d'autres, ainsi qu'à lui-même par le sujet agissant. Il s'agit donc d'un *rapport dialogique*, fût-ce entre plusieurs interlocuteurs ou chez un sujet singulier, à ne pas confondre avec le "dialogue" entendu comme simple suite de paroles échangées. Le discours est fondamentalement « dialogique » du fait qu'il prend corps dans un rapport entre une conscience individuelle et une autre qui l'active et à qui elle répond. Son « sens », toujours récréé, relève de son orientation vers son objet et vers le discours d'autrui. Bakhtine désigne son point de vue en termes de « translinguistique » pour souligner qu'il intègre les dimensions sociales et intersubjectives mobilisées dans la communication entre les sujets, celle-ci étant une « activité » (langagière) intégrée aux différentes « sphères » d'activité humaine. La théorie linguistique de Bakhtine se présente donc clairement comme théorie de l'activité.

Cette théorie s'oppose, bien évidemment, aux interprétations structuralistes du langage, qui considèrent la "langue" comme un ensemble de signes utilisés par une communauté pour communiquer, un système relativement stable, analysable en soi, séparément de la "parole" qui représente l'utilisation concrète des signes linguistiques dans un contexte précis. Ferdinand de Saussure (1913/1995), en particulier, propose cette conception du langage, que Bakhtine marque en termes d'« objectivisme abstrait ». Mais sa théorie s'oppose en même temps aux interprétations subjectivistes, de l'interactionnisme, de



la phénoménologie, ou des approches psychanalytiques, qui voient le langage comme produit d'une construction culturelle, ayant sa source dans la "singularité" de la parole individuelle et qui, s'objectivant, s'institutionnalise comme ensemble de symboles signifiants partagés par les individus dans le échanges sociaux. Objectivisme et subjectivisme, par des voies différentes, empêchent carrément de voir le processus toujours créatif, à la fois subjectif et social, de l'activité langagière.

## Différents parcours vers une orientation commune

D'abord Weber, donc, dans les deux premières décennies du XXe siècle, puis Vygotski et Bakhtine dans la troisième, proposent *une manière de voir l'agir* opposée aux visions objectiviste et subjectiviste. Les deux auteurs russes s'y opposent explicitement, chacun dans son propre domaine d'étude ; Weber indique, par sa réflexion épistémologique, la voie du dépassement du différend entre objectivisme et subjectivisme. Il faut avant tout prendre acte de cela. Et par conséquent refuser les détournements des théories de ces auteurs vers l'un ou l'autre versant du dilemme objectivisme/subjectivisme. On a évoqué des lectures impropres de la théorie de Weber : on pourrait en faire une longue liste, et de même pour les théories de Vygotski et de Bakhtine. On peut constater que les exemples sont très nombreux des tentatives d'appeler ces théories au secours d'une position objectiviste ou encore subjectiviste, comme de les repousser, au contraire, vers l'une ou l'autre vision afin de la combattre. Ce qui confirme, indirectement, que leur orientation est autre. Or, s'il est vrai que la référence à toute théorie ne peut qu'escompter l'interprétation qu'en fait le lecteur, même s'il cherche à saisir avec précision le point de vue que cette théorie exprime, on devrait convenir que vouloir plier la théorie de référence vers une orientation qu'elle refuse carrément ne va pas de même. Des questions se posent, pour autant. Les théories de Weber, Vygotski et Bakhtine ont-elles des fondements communs ? Y a-t-il d'autres grands auteurs qui s'opposent à la fois à l'objectivisme et au subjectivisme ? D'où vient, enfin, cette orientation différente, et comment peut-on la qualifier ?

L'interprétation de l'agir dans son développement subjectif et social, doit sans aucun doute beaucoup, chez Vygotski et Bakhtine, au matérialisme historique marxien. Mais Vygotski

s'appuie notamment sur la pensée de Spinoza pour surmonter toute séparation entre réalité et sujet, tandis que l'opposition de Bakhtine à la fois aux visions positivistes et idéalistes a très probablement sa source dans le neo-kantisme de l'Ecole de Marburg, de Hermann Cohen. L'interprétation des processus d'agir social et de ses rapports avec l'économie et le droit, proposée par Weber, a ses racines majeures dans la théorie de la connaissance du neo-kantisme de l'Ecole de Baden. La réflexion épistémologique de cet auteur s'inscrit dans la lignée de l'historicisme allemand, suivant notamment Heinrich Rickert. Cependant, si le long débat de l'historicisme sur les méthodes positivistes et anti-positivistes avait été inauguré par Wilhelm Dilthey dans les termes dualistes dont on subit encore aujourd'hui le lourd héritage, Weber montre la voie de l'issue du débat, l'orientation adaptée aux sciences historico-sociales qui dépasse l'opposition entre expliquer et comprendre. Vygotski et Bakhtine ne se connaissent pas, et ne font aucune référence à la théorie ou à l'épistémologie weberienne. Peut-on sans risque être induit à penser que divers itinéraires de réflexion, dont les fondements ne sont pas incompatibles bien que différents, conduisent vers la même orientation épistémologique ?

Bien d'autres théories, en effet, dépassent, ou essaient de dépasser, la dyade objectivisme/subjectivisme. On peut en rappeler quelques unes parmi les plus remarquables. La grande fresque du « processus de civilisation » construit par Norbert Elias (1939/1968) est une interprétation du processus historique de longue durée qui marque le passage du monde féodal au monde moderne en Europe. L'analyse d'Elias porte sur l'agir social et les relations sociales, selon une démarche que lui-même appelle de *sociologie processuelle*, susceptible de défaire toute séparation réifiante de l'action individuelle et des structures sociétales. Il consacre aussi un ouvrage à « la société des individus » (Elias, 1939/1987) afin d'explicitier, au prix de la recherche de la plus grande précision terminologique, un cadre théorique libéré de la double réification de l'individu et de la pluralité des hommes entendue comme société qui conduit à les penser comme des choses différentes sur le plan ontologique. Il s'agit d'interpréter non pas deux "objets" séparés, mais deux aspects inséparables des sujets humains impliqués dans des processus historiques dont on peut découvrir l'ordre du changement qui s'avère au cours du temps.

L'orientation d'Elias paraît très redevable envers l'épistémologie weberienne, bien qu'on ne trouve dans son œuvre que des références rares et critiques à Weber, qui à son avis ne se serait pas complètement affranchi de la division kantienne entre sujet et objet de la connaissance. Dans tout autre domaine d'étude, Herbert H. Simon (1947) élabore sa théorie de la *rationalité limitée* de l'agir humain en opposition à la conception de la rationalité absolue de l'économie neo-classique mais aussi des théories de l'action structuralistes et fonctionnalistes, et à la conception de la rationalité *a posteriori* des théories subjectivistes de l'organisation (Simon, 1983). Simon ne semble avoir connaissance de Weber qu'à travers les lectures détournées du fonctionnalisme sociologique nord-américain, et toutefois, son interprétation de l'agir rationnel montre une affinité singulière avec la rationalité « relative » de l'agir weberien. Sa réflexion sur les limites de l'activité humaine et sur le processus de décision s'inspire de Chester Barnard, et par l'intermédiaire de celui-ci de la critique que Vilfredo Pareto adresse à la rationalité économique ; l'accent mis sur l'intentionnalité par Edward C. Tolman, ainsi que l'instrumentalisme et la théorie de la recherche de John Dewey étant d'autres sources importantes de cette réflexion. Selon Simon, l'agir humain est à entendre comme *processus d'action et de décision* qui se développe dans le temps, comme « cours heuristique, de recherche, d'apprentissage et de décision ». Chaque processus est toujours en rapport avec d'autres processus, d'autres sujets et du même sujet, niant toute séparation entre un « acteur » et un « système ».

Anthony Giddens (1976 ; 1984), à son tour, veut souligner la nécessité de « nouvelles règles » de la méthode sociologique, susceptibles de remplacer non seulement les règles du positivisme durkheimien et de ses descendances mais aussi celles provenant des sociologies compréhensives. Sa double critique est donc dirigée vers les approches structuralistes et fonctionnalistes, et vers les approches phénoménologiques, ethnométhodologiques et herméneutiques. Il ne se réfère pourtant pas à l'épistémologie weberienne, à laquelle il reproche d'avoir gardé le clivage entre sciences de la nature et sciences de l'action humaine, ce qui la rendrait obsolète par rapport à la transformation interne de la physique et aux développements de la philosophie de la science. Il ne se réfère même pas à Elias, qu'il a bien connu, dans la construction de sa *théorie de la structuration*, c'est-à-dire son

interprétation conjointe de la structure et de l'action, contre le double « impérialisme » du sujet et de l'objet social qui marque l'opposition entre les approches subjectivistes et objectivistes. La structuration désigne pour lui la production du processus des relations sociales, impliquant le rapport récursif entre la structure et l'action qui la reproduit. Et cela du fait que la structure est « duale », à la fois contraignante et source de possibilités, condition de l'action et en même temps sa conséquence. La réflexion sur la structuration évite ainsi toute réification, selon un parcours dont il est difficile de nier les résonances avec la théorie eliasienne.

### La « troisième voie » épistémologique

On pourrait continuer longuement la liste des interprétations de l'agir qui dépassent l'opposition objectivisme/subjectivisme, se référant à l'une ou à l'autre des grandes théories citées, ou revendiquant des trajectoires autonomes. On a vu, par quelques exemples, que les chemins suivis pour parvenir à ce but peuvent être différents, bien que l'orientation commune ne permette pas d'ignorer complètement les constructions antécédentes. On a vu, de même, que cette orientation traverse les disciplines. On pourrait, en outre, considérer les constructions théoriques qui ne parviennent pas à atteindre le but, qui révèlent des aspects peu cohérents et critiquables, mais dont l'engagement n'est pas pour autant moins fort et explicite. L'insatisfaction envers la dyade objectivisme/subjectivisme est toujours présente, récurrente et diffusée dans le développement des sciences humaines et sociales. On ne peut accepter la *reductio ad unum* du positivisme toujours dominant, soutenue par les grandes revues internationales, ni la limitation à deux voies épistémologiques – l'objectiviste et la subjectiviste – que trop souvent présentent les manuels de méthodologie des sciences humaines et sociales. Une autre voie existe, et très probablement a toujours existé, bien avant la fondation de ces sciences.

Nous croyons que l'on peut légitimement rechercher la présence et le développement de *trois* manières fondamentales de voir le monde dès les origines de la philosophie du monde méditerranéen. L'exercice est stimulant : on peut s'interroger sur ce qui oppose Protagoras aux Milésiens et aux Eléates, ou Parménide à Héraclite. Mais sans oublier que plusieurs parmi les premiers

philosophes, de Thalès à Pythagore, à Socrate, et même après, n'ont sûrement, ou selon toute probabilité, laissé aucun écrit, et que le filtre interprétatif aristotélicien conditionne les interprétations successives. Le risque de tomber dans des dilettantismes faciles est élevé : d'une part il n'est pas opportun de se servir de clés de lectures anachroniques afin d'interpréter la pensée qui remonte jusqu'à cinq ou six siècles avant notre ère ; d'autre part, cette pensée est connue presque exclusivement par l'intermédiaire de l'interprétation de philosophes postérieurs.

La mémoire de la pensée la plus ancienne peut toutefois servir à relativiser, et en même temps à confirmer, la référence fondamentale et incontournable au débat sur les méthodes des sciences humaines et sociales, la *Methodenstreit*. Ce débat n'a sans doute pas "découvert" les trois manières de voir qui traversent les domaines d'étude qui nous concernent, mais il en a défini avec précision les caractères. D'une part, on ne peut pas ignorer cet événement historique : le refus ou le refoulement de l'une ou de l'autre manière de voir ne peut que dépendre d'un parti pris. D'autre part, la prise en compte des développements de l'épistémologie de la physique, à partir du principe d'indétermination de Heisenberg, ne devraient pas conduire à déclarer obsolètes les termes de la réflexion épistémologique des sciences humaines et sociales, mais plutôt à les renforcer, par l'obsolescence de l'ancien clivage entre sciences de la nature et sciences de l'agir humain.

Une dernière question se pose alors : comment nommer cette manière de voir qui dépasse les deux manières opposées, objectiviste et subjectiviste ? L'habitude est répandue de l'appeler « troisième voie » épistémologique, justement pour marquer la différence de ses fondements par rapport aux deux autres voies. Mais il faut admettre que ce choix n'est pas dépourvu de risques : notamment ceux de pouvoir entendre qu'elle serait résiduelle, ou intermédiaire, moins importante ou une sorte de compromis. On évite totalement ces risques, toutefois, si l'on réfléchit attentivement sur l'opposition entre objectivisme et subjectivisme. Est-elle effective ou fictive ? Comme le souligne bien le philosophe Nicola Abbagnano (1959), cette opposition n'est enfin qu'interne à un schème méthodologique commun, celui de l'explication : pour ou contre les canons positivistes de l'"expliquer". Et cela d'autant pour la physique que pour l'histoire ou la sociologie. Lev Vygotski

(1933/1998), à son tour, parvient à la conclusion pour le domaine d'étude de la psychologie que les deux méthodologies, objectiviste et subjectiviste, sont « moins ennemies que jumelles ». On devrait alors appeler « seconde » la voie qui dépasse une antinomie fictive. Ou pourquoi pas « première », si cette voie non seulement résout le différend entre expliquer et comprendre mais aussi dissout les nombreux dilemmes qui affectent l'interprétation de l'agir : individu/société, acteur/système, action/structure, sujet/réalité... ?

Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'affirmer une primauté, et encore moins de jouer avec les mots. Il s'agit, tout simplement, de reconnaître la troisième voie épistémologique, ses fondements, ses propriétés, sa portée dans la construction théorique de différents domaines d'étude. En ce qui nous concerne ici, il s'agit de mettre en évidence son importance pour l'interprétation de l'agir.

## La structure de l'ouvrage

Cet ouvrage présente plusieurs théories orientées vers la troisième voie épistémologique, s'appuyant sur l'une ou l'autre des grandes théories précédemment évoquées. Comme on l'a dit au début, elles portent sur des aspects différents de l'agir, et concernent plusieurs disciplines : la psychologie, la sociologie, l'économie, le droit, la linguistique, les sciences de l'éducation, ou l'étude interdisciplinaire de l'organisation entendue comme régulation de l'action sociale. Mais l'ouvrage n'est pas pour autant un recueil de textes disparates, ou un collage de contributions déliées. L'orientation commune des théories que l'on présente relie entre eux les chapitres de l'ouvrage : le lecteur y trouvera aisément des références réciproques, des définitions conceptuelles partagées, des itinéraires de recherche complémentaires, surmontant la pluralité disciplinaire.

Une première partie regroupe les théories des quatre chercheurs plus anciens : Yves Clot, Daniel Faïta, Bruno Maggi, Gilbert de Terssac ; une seconde partie, les théories des neuf chercheurs plus jeunes : Roberto Albano, Maryse Bournel Bosson, Tommaso Maria Fabbri, Giovanni Masino, Bernard Prot, Angelo Salento, Frédéric Saujat, Jens Thoemmes, Marco Zamarian. L'ancienneté professionnelle marque des niveaux différents de construction des théories, chacune étant, bien évidemment, ouverte à des développements ultérieurs. Les chapitres suivent l'ordre alphabétique des auteurs : toute autre séquence

serait moins justifiable, du fait de la pluralité des domaines d'étude, des champs de recherche et des thématiques privilégiées. Le lecteur, guidé par ses intérêts ou ses curiosités, pourra approcher l'ouvrage - nécessairement collectif pour montrer la convergence d'itinéraires divers - par l'un ou l'autre chapitre, découvrant ainsi leurs liens au cours de sa lecture.

La construction de l'ouvrage a demandé un long travail à tous les auteurs, chacun s'étant engagé à exposer de manière claire et synthétique sa propre théorie, suivant un schéma commun. Afin d'aider la lecture, chaque chapitre présente les concepts et les hypothèses de la théorie concernée, explicite les références majeures, renseigne sur la démarche et le champ de recherche, et confronte les perspectives objectivistes et subjectivistes sur le même domaine d'étude. Un séminaire, tenu à l'université de Bologne le 26 et le 27 septembre 2008, a permis un échange direct entre les auteurs, à la fois sur les contenus de leurs contributions et sur l'uniformisation de la structure des chapitres de l'ouvrage. Avant et après ce séminaire, les auteurs ont accepté de réélaborer plusieurs fois leurs textes pour atteindre les objectifs du projet. Le directeur de l'ouvrage ne saurait les remercier mieux qu'en témoignant leur adhésion totale et constante à l'entreprise commune.

Nous souhaitons que le lecteur puisse apprécier ce travail, dans le but d'une réflexion fructueuse sur l'interprétation de l'agir.

## Références bibliographiques

- Abbagnano, N. (1959). *Problemi di sociologia*. Torino: Taylor.
- Bakhtine, M.M. (1952/1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Bakhtine, M.M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Berger, P., Luckmann, T. (1966). *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*. New York : Doubleday.
- Durkheim, É. (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Alcan.
- Elias, N. (1939/1968). *Über den Prozess der Zivilisation*. Frankfurt: Suhrkamp.
- Elias, N. (1939/1987). *Die Gesellschaft der Individuen*. Frankfurt: Suhrkamp.
- Freud, S. (1917). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*. Leipzig-Wien: Heller.
- Freud, S. (1923). *Das Ich und das Es*. Wien: Internationaler Psychoanalytischer Verlag.
- Giddens, A. (1976). *New Rules of Sociological Method: A Positive Critique of Interpretative Sociologies*. London: Hutchinson.
- Giddens, A. (1984). *The Constitution of Society. Outline of the Theory of Structuration*. Cambridge: Polity Press.
- Mead, G.H. (1934). *Mind, Self and Society*. Chicago: University Press.
- Parsons, T. (1937). *The Structure of Social Action*. New York: McGraw-Hill.
- Parsons, T. (1951). *The Social System*. Glencoe, Ill.: Free Press.
- Piaget, J. (1923). *Le langage et la pensée chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Piaget, J. (1924). *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Saussure, F. de (1913/1995). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schütz, A. (1932/1960). *Der sinnhaften Aufbau der sozialen Welt*. Wien: Springer-Verlag.
- Simon, H.A. (1947). *Administrative Behavior*. New York: McMillan. (4e éd. 1997). (1983 éd. fr.). *Administration et processus de décision*. Paris : Economica.
- Simon, H.A. (1983). *Reason in Human Affairs*. Stanford: Stanford University Press.
- Vygotski, L.S. (1933/1998). *Théorie des émotions. Etude historico-psychologique*. Paris : l'Harmattan.
- Vygotski, L.S. (1934/1997). *Pensée et langage*. (trad. F. Sève). (3<sup>e</sup> éd.) Paris : La Dispute.
- Weber, M. (1904). *Die « Objektivität » sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis*; et (1906). *Kritische Studien auf dem Gebiet der kultur-wissenschaftlichen Logik*. (1913) *über einige Kategorien der verstehenden Soziologie*. In M. Weber (1922). *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*. Tübingen: Mohr. (1951 éd. établie par J. Winckelmann).
- Weber, M. (1922). *Wirtschaft und Gesellschaft*. Tübingen: Mohr. (1956 éd. établie par J. Winckelmann). (1971 éd.fr.). *Economie et société*. Paris : Plon.

## Working Papers et Position Papers parus

Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.

Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.

François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.

Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.

Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.

Informations et soumission des textes : [wpfmsh@msh-paris.fr](mailto:wpfmsh@msh-paris.fr)

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsh.hypotheses.org>